

F. Maerten

ASPECTS DE LA LIBERATION DANS LE BRABANT WALLON

(SEPTEMBRE 1944-DEBUT FEVRIER 1945)

En 1984-1985, un séminaire de licence de l'U.C.L. dirigé par Monsieur le professeur Jacques Lory fut consacré à la libération de notre pays. Encadrés par Monsieur Pierre Rion et Madame Françoise Windels, les étudiants avaient, dans un premier travail personnel, abordé divers aspects généraux de l'immédiat après-guerre en Belgique, depuis le mois de septembre jusqu'à la chute du gouvernement Pierlot, début février 1945.

Mais le but final de ce séminaire était de tenter de déterminer comment ces derniers mois de la seconde guerre mondiale s'étaient déroulés dans une partie bien précise du pays, le Brabant wallon. Vingt-huit étudiants, par groupes de deux, se chargèrent ainsi d'établir de petites monographies locales à propos de dix-huit communes de cette région (1). On remarquera que la majeure partie du Brabant wallon fut examinée, exceptées la zone située dans le triangle Waterloo-Wavre-

(1) Le chiffre de 18 n'est pas tout à fait exact. En effet, lorsqu'il s'agissait de petites localités, les étudiants ont également analysé les villages environnants faisant partie de la même entité communale après les fusions. Voici comment s'est réparti le travail : — Alain VAN ASSCHE et Françoise BRIGODE : Beauvechain (y compris Hamme-Mille, Nodebais, Piétrebais et Tourinnes-la-Grosse) et Grez-Doiceau (y compris surtout Archennes et Néthen) — Vincent AELBRECHT et Alain MAGHE : Braine-le-Château et Braine-l'Alleud — Muriel LEBLON et Jean-François T'KIND : Court-Saint-Etienne et Mont-Saint-Guibert — Pascal DUCHENNE et Cécile MARECHAL : Genappe (y compris Bousval, Loupoigne et Vieux-Genappe) — Maurice MOTTOULLE et Jean-Michel VANDERBEKEN : Jodoigne — Mariana BLANCO RINCON et Xavier DUSAUSOIT : Nivelles — Alain KAISER et Guy MALEVEZ : Orp-Jauche (y compris Autre-Eglise, Folx-les-Caves, Enines, Jandrin-Jandrenouille, Jauche, Marilles, Noduwez et Orp-le-Gand) — Luc HERMAN et Pierre JACQUET : Ottignies (y compris Cérroux-Mousty et Limelette) — Bernard FRANS et Brigitte LEURQUIN : Perwez (y compris Malèves-Sainte-Marie-Wastines, Orbais, Thorembais-les-Béguines et Thorembais-Saint-Trond) — Olivier GOYENS et Bruno LIESEN : Tubize et Clabecq — Jean-Pierre COMBALUZIER et Eric LEPAGE : Villers-la-Ville (y compris Marbais, Sart-Dames-Avelines et Tilly) — Ana FERRER NAVARO et Michal KISIELEWICZ : Walhain (y compris Nil-Saint-Vincent, Nil-Saint-Martin et Tourinnes-Saint-Lambert) — Roland BREYNE et Marc MALEVEZ : Wavre — Philippe CATOIRE et Diane de BELLEFROID : Waterloo. Ces travaux comme ceux, plus généraux, concernant l'ensemble du pays, sont conservés à l'*Unité d'Histoire Contemporaine* de l'U.C.L., et sont accessibles moyennant l'autorisation du responsable de l'*Unité*. Dans la ligne de cette enquête, un autre séminaire a été consacré en 1986-1987, à « L'occupation allemande dans le Brabant Wallon, 1940-1944 ».

Genappe (La Hulpe, Genval, Rixensart, Lasne) et les régions de Chaumont-Gistoux, d'Incourt, de Chastre, de Ramillies et d'Hélécine (2).

Notre démarche propre a été essentiellement limitée à un travail de synthèse. L'ensemble des contributions représentant un total d'environ mille pages, notre tâche s'avéra difficile et délicate.

La valeur inégale des travaux réalisés nous a conduit à privilégier certaines communes du Brabant Wallon au détriment d'autres. Les éléments repris dans le texte ne l'ont été que si les sources d'information présentaient suffisamment de garanties (recoupements de témoignages oraux, traces dans les archives communales ou les journaux de l'époque) (3).

SOURCES ET METHODES

L'étude d'un milieu géographique restreint dans une période aussi limitée amena les étudiants à organiser leurs recherches d'une manière quelque peu originale pour un historien de formation classique.

En effet, si pour certaines grosses cités (comme Nivelles, par ex.) quelques travaux existent et traitent de ces moments particuliers, dans de nombreux autres cas, la bibliographie se limite à un petit ouvrage concernant plusieurs siècles d'histoire de la commune. Autant dire que les renseignements à découvrir sur la Libération y sont bien rares.

Les sources écrites ne sont pas légion, elles non plus. A peine peut-on se référer aux archives communales, souvent lacunaires, et à quelques articles parus dans les feuilles locales ou régionales. Aussi, a-t-il semblé tout particulièrement intéressant de faire appel à l'enquête orale.

A partir d'un questionnaire mis au point durant les premières séances du séminaire, les étudiants ont pu être renseignés sur un ensemble de données concernant les événements militaires, politiques, économiques, sociaux et culturels, ainsi que sur la manière dont ils furent ressentis. S'il est vrai que les témoignages recueillis privilégient plus particulièrement les impressions au détriment des faits précis et que leur utilisation nécessite une critique aussi poussée que pour le document écrit (4), il n'en demeure pas moins vrai qu'ils constituent un appoint important à la connaissance de ces périodes agitées que furent la guerre et l'immédiat après-guerre.

(2) Voir cartes du Brabant Wallon à l'annexe n° 1 et n° 2 indiquant l'une la répartition de la population, l'autre les grands axes de circulation. Celles-ci sont tirées des annexes de *Le Brabant Wallon: démographie et situation socio-économique*, s.l., sept. 1965 (Centre d'études religieuses, rapport n° 2).

(3) Pour ne pas alourdir le texte, nous avons préféré ne pas effectuer de renvois aux nombreuses sources originales citées dans chacun des travaux.

(4) De nombreux ouvrages et articles ont paru ces dernières années sur le sujet. Voir notamment J. POIRIER, S. CLAPIER-VALLADON et P. RAYBAUT, *Les récits de vie. Théorie et pratique*, Paris, 1983 (excellente bibliographie aux pages 228-238) et plus spécialement pour les années de guerre, J. GOTOVITCH, *Les années de guerre, obstacles, distorsions, oubli*, in *Cahiers de Clio*, n° 75-76, 1983, p. 76-81.

On ajoutera encore que 152 personnes furent interrogées. Chaque interview représentant environ 1 h 30 de cassette, on imagine la somme d'informations ainsi récoltées.

Pourtant, la recherche des témoins sur place n'est pas à l'abri de tout reproche. Trop souvent les étudiants ont interrogé les personnes que l'administration communale de la localité ou des historiens non professionnels leur avaient renseignées, sans savoir si l'ensemble de l'échantillon était représentatif de la population vivant à l'époque. Il s'en est suivi un déséquilibre dans la répartition socio-professionnelle des Brabançons rencontrés. Sur les 130 témoins dont l'activité est connue, seuls 9 étaient agriculteurs (à peine 6 %) et 20 ouvriers (± 15 %). Ces deux couches importantes de la population ne représentent donc, réunies, qu'une personne interrogée sur cinq, alors que les professions libérales et cadres supérieurs, par exemple, constituent plus d'un quart de l'échantillon (58 personnes). Les femmes sont également sous-représentées, n'étant présentes que dans une interview sur quatre (5).

Néanmoins, ces témoignages, de par leur nombre, constituent un échantillon suffisant pour pouvoir dégager des conclusions intéressantes.

I. LA LIBERATION PROPREMENT DITE

A. Attitude des différents acteurs en présence

Avant de s'attacher aux faits marquants de la Libération dans la majeure partie du Brabant wallon, il nous a semblé intéressant de déterminer, principalement à travers les réflexions des témoins interrogés, quelle fut l'attitude des divers groupes en présence lors des journées de fin août et début septembre 1944.

Les Allemands, tout d'abord, ont une attitude qui fluctue avec le temps, selon leur âge et les troupes dans lesquelles ils sont engagés. Il est en effet frappant de constater que le gros des troupes allemandes en retraite évacue dans les derniers jours d'août et le début septembre, en bon ordre, avec du matériel de première valeur et sans manifester d'hostilité particulière vis-à-vis de la population. Par contre, les derniers Allemands à évacuer provoquèrent presque tous la crainte parmi les témoins interrogés. D'une part, il y a ceux qui utilisent des moyens de locomotion dérisoires (charettes, vélos en piteux état, etc...). Leur nervosité est grande, en partie justifiée par le harcèlement de l'aviation alliée et des Résistants. Harrassés, manquant souvent de nourriture et de moyens de locomotion, les Allemands n'hésiteront pas, eux, à entrer en contact avec la population pour réclamer — parfois piteusement, mais souvent brutalement — ce dont ils ont besoin pour poursuivre de la meilleure manière possible leur fuite vers l'est.

(5) A leur décharge, il faut cependant dire que les étudiants ne disposèrent que de 3 mois pour effectuer leurs recherches, ce qui est peu pour entreprendre une enquête orale en profondeur.

Mais si ces groupes de soldats isolés constituent un danger pour la population locale, les unités ou amalgames d'unités disparates destinés à retarder l'avance alliée et disposant d'une force de frappe considérable, sont encore plus redoutables. Non seulement ces groupes vont procéder à des destructions très importantes (surtout des ponts situés au coeur des cités), mais ils vont également se livrer par-ci par-là, à des actes d'une grande cruauté à l'égard de la population civile, là où ils se sentent harcelés notamment par la Résistance. Leur fanatisme fut même ressenti par l'ensemble des témoins qui paraissent avoir reconnu dans plusieurs de ces troupes d'arrière-garde, des unités S.S. Nombreuses sont d'ailleurs les personnes interrogées à faire la distinction entre la discipline et la relative confiance affichées par les troupes S.S. en retraite, vis-à-vis de la *Wehrmacht*. L'attitude semble être également plus déterminée chez les jeunes que chez les soldats plus âgés, à propos desquels beaucoup ont remarqué qu'ils n'aspiraient qu'à une chose : rentrer chez eux. Enfin, il faut souligner le défaitisme d'un grand nombre d'hommes du *Reich* extérieurs à l'Allemagne (Alsaciens, Polonais, Ukrainiens), facilement enclins à se rendre.

La population, quant à elle, éprouve des sentiments quelque peu contradictoires. Elle est partagée entre une grande joie et une crainte réelle. Elle est convaincue, dès les derniers jours d'août 1944 (6), que la Libération est proche, car elle est à l'écoute de la *B.B.C.* qui lui annonce l'avance alliée en France. De plus, le défilé des troupes allemandes refluant vers l'Est et le Nord ne peut que confirmer ses espoirs. Toutefois, elle craint des contacts d'arrière-garde, et dans les premiers jours de septembre, remarque l'extrême nervosité des Allemands qui lui font craindre des réquisitions et des représailles. De ce fait, elle tente d'éviter tout contact avec l'ennemi et se terre le plus souvent dans les caves des maisons.

Toutefois, dans la période de flou située entre le départ des Allemands et l'arrivée des Alliés, un certain nombre de personnes, poussées par la joie de la libération toute proche, ou par la faim, sortiront de leur cachette trop tôt. Plusieurs d'entre elles se retrouveront nez à nez avec l'ennemi en retraite et des drames se produiront.

La Résistance, quant à elle, interviendra peu dans ces derniers jours d'occupation. Si ses troupes se sont sérieusement étoffées pendant les derniers mois de guerre, elle ne dispose, à vrai dire, que de peu de moyens matériels pour s'opposer au puissant armement des armées ennemies. Elle se cantonne donc généralement dans une sage prudence, en attendant l'appui indispensable des blindés alliés. Dans certains cas (à Nivelles, par ex.), elle osera cependant prendre plus d'initiative, surtout si elle se rend compte qu'elle a en face d'elle de petits groupes d'Allemands isolés et

(6) D'après P. DELANDSHEERE et A. OOMS, *La Belgique sous les Nazis*, t. IV, 1944, Bruxelles, s.d., p. 246, le reflux allemand est pressenti dès le mardi 22 août.

démunis d'artillerie lourde. La fatigue de certaines de ses jeunes recrues l'entraînera à commettre des imprudences qui lui coûteront cher en vies humaines.

L'arrivée des troupes alliées, dont la puissance impressionne l'ensemble des personnes interrogées, mettra fin très rapidement, dans le Brabant Wallon, aux dernières velléités ennemies. Mais les Allemands avaient sauvé l'essentiel : l'évacuation du gros de leurs troupes vers l'Est était pratiquement terminée lorsque les Alliés occupèrent le centre du pays.

B. Faits marquants de la Libération

Avant d'entamer cette étude, il est nécessaire de souligner que la plupart des informations recueillies dans cette enquête proviennent de sources belges. Il n'est donc pas étonnant de ne posséder, la plupart du temps, que des informations incomplètes sur les forces alliées et allemandes en présence et sur leurs pertes.

L'examen sommaire de la carte exprimant la progression des troupes alliées en Belgique (7) montre clairement que le Brabant Wallon fut libéré un jour ou deux plus tard que certaines contrées voisines, comme la région bruxelloise, par exemple. Ce léger retard est dû aux difficultés rencontrées par les Américains dans les environs de Mons. De ce fait, la majeure partie des Allemands encore présents début septembre entre Tubize et Jodoigne aura le temps de fuir vers l'Est. Cela permettra à la région d'échapper, la plupart du temps, à de violents combats et à une répression présente dans d'autres parties du pays, comme dans le Grand Mons.

Les témoignages et les documents d'époque nous ont permis de retrouver la même progression générale présente sur la carte reprise en annexe. Notons que les premiers Alliés rencontrés sont les Britanniques et cela dès le 4 septembre (8). Mais ces derniers n'interviennent dans ces régions que pour venir au secours de résistants aux prises avec des forces allemandes par trop supérieures. Ce sont les Américains, qui, de l'avis général, auront pour tâche de « nettoyer » ces contrées suivant un axe général Nivelles-Wavre et Meuse. Ils sont à Tubize, Braine-le-Château, Braine-l'Alleud, Nivelles, Genappe, Villers-la-Ville, Court-St-Etienne, Mont-St-Guibert et Ottignies le 5 septembre, tandis qu'ils atteignent l'est du Brabant Wallon (Wavre, Walhain, Grez-Doiceau, Beauvechain, Jodoigne et

(7) Voir annexe n° 3.

(8) C'est le cas à Ittre, Waterloo, Braine-l'Alleud, Nivelles et Wavre. A noter que dès le 3 septembre, des troupes britanniques avaient pénétré dans le Brabant Wallon actuel; dans leur course vers Bruxelles, ils avaient, en effet, emprunté un chemin reliant Enghien à Hal, passant par les communes de Bierghes et Saintes.

Orp-Jauche), le lendemain 6 septembre. Pour le 15, l'ensemble de la région est sûr, les derniers petits groupes allemands ayant été faits prisonniers.

Mais même si les contacts furent rares entre d'importantes unités américaines et allemandes, il ne faudrait pas croire cependant que ces journées de début septembre se passèrent partout sans affrontements.

L'Ouest et le Centre furent incontestablement les parties du Brabant Wallon les plus durement touchées par des luttes sporadiques en cette fin d'été 1944. Pour deux raisons à notre avis. D'abord les mouvements de résistance armée y étaient relativement puissants et bien aguerris ⁽⁹⁾. Ensuite, les Allemands, quelque peu surpris par l'avance anglo-américaine, y laissèrent des groupes d'arrière-garde dans le but de freiner l'avance alliée et de permettre ainsi au gros de leurs unités de la région de fuir plus facilement vers l'Est. Dans les environs de Tubize, la Libération se déroule sans trop de problèmes, si ce n'est que le 2 septembre, à Saintes, un groupe de *Partisans Armés*, surpris par des S.S. subit la perte de 3 résistants alors que 2 autres sont blessés. Un peu plus à l'Est, la région s'étendant de Braine-le-Château à Waterloo en passant par Ittre et Braine-l'Alleud va cruellement souffrir de la présence de blindés allemands restés en arrière-garde.

Le 4 septembre, les résistants de la région, informés de l'occupation de Bruxelles par les armées alliées, n'hésitent pas comme à Braine-l'Alleud ou à Waterloo à prendre possession des bâtiments publics. Mais les Allemands sont encore très présents. Ainsi à Ittre, des résistants du groupe *Nola* sont surpris par une colonne allemande : 5 d'entre eux meurent. Une chenillette anglaise, venue à leur secours, est elle-même surprise. Un seul de ses occupants parvient à fuir. La même colonne passe ensuite à Braine-le-Château, où elle s'arrête dans une ferme, tuant un résistant qu'elle avait probablement pris dans la région de Tubize. Les habitants de Braine-le-Château voient, avec soulagement, ces Allemands partir vers 15 heures. Trois tanks passeront encore le même soir, blessant grièvement une femme qui s'était maladroitement cachée.

A Braine-l'Alleud, les résistants s'attaquent vers 13 heures à une colonne allemande venant de Tubize et se dirigeant vers Wavre, au lieu-dit Mont-St-Pont. Les Allemands, forts de 200 hommes, surpris par cette attaque, se replient vers le bois du Foriest, à l'ouest de la localité. Les patriotes espèrent une reddition, mais l'ennemi refuse : à 17 h 30 le combat s'engage. Trois Allemands meurent tandis que sept autres sont blessés. Mais le gros de la troupe parvient à fuir dans l'obscurité et rejoint les environs d'Ophain

(9) Cfr à ce sujet Fr. DE TROYER, *L'impossible oublié. Résistance et collaboration dans le Brabant Wallon*, 1987 et surtout P. JACQUET, *La résistance armée dans le canton de Wavre. 1940-1944. Contribution à l'histoire de la seconde guerre mondiale dans le Brabant Wallon*, 2 vol., mémoire de licence U.C.L., 1987.

où il prend comme otage un résistant qui sera abattu plus tard, lorsqu'elle aura atteint Maransart. Pendant que se déroule cet affrontement, plusieurs chars allemands, probablement ceux ayant stationné à Braine-le-Château quelques heures plus tôt, arrivent à la hauteur des communes de Braine-l'Alleud et Waterloo. Attaqués par des résistants, ils n'ont aucune peine à la refouler. Un renfort anglais est demandé mais les trois chars anglais envoyés ne peuvent rien contre la puissance de frappe allemande. Un char est détruit et 2 de ses 3 occupants tués tandis que les deux autres fuient rapidement les lieux des opérations. Deux blindés allemands se dirigent alors vers le centre de Waterloo, non sans avoir mitraillé une Citroën et tué ses 5 occupants venus d'Overijse⁽¹⁰⁾. Il est, à ce moment, environ 21 h. Sur leur chemin, ils rencontrent 4 gendarmes et 3 résistants occupés à arrêter des inciviques. Six d'entre eux seront abattus, un seul parvenant à fuir. Par la suite, un des deux chars, à court de carburant, se saborde et l'autre prend la direction de Wavre. À la hauteur de la chaussée de Tervuren, une femme ouvre imprudemment sa fenêtre. Les Allemands, qui tirent sur tout ce qui bouge, la fauchent. Plus loin, sur la route menant à Ohain, le même tank rencontre une voiture et un camion remplis de résistants des *Milices Patriotiques* de Schaerbeek venus prêter main forte à la Résistance locale. Si les occupants de la voiture trouvent le temps de se réfugier dans un fossé, il n'en est pas de même de ceux du camion. Une dizaine de résistants sont tués. Le char meurtrier poursuit alors sa route, mais il sera arrêté par les Alliés aux environs de Wavre.

Plus au Sud, à Nivelles, la Résistance semble particulièrement bien organisée. Dès le 1er septembre, des résistants tentent un coup de main à la *Feldgendarmerie*, capturant même un ennemi. Le 2, c'est au tour des Américains de s'en prendre vigoureusement aux troupes allemandes en retraite. Dans l'après-midi, leurs avions mitraillent les convois à la sortie de Nivelles, sur la route de Namur. Sur 2 Km, on retrouvera 70 cadavres de chevaux. La panique gagne les rangs allemands. 3 civils innocents en payent malheureusement les conséquences⁽¹¹⁾. Le 3, alors que la ville a été presque complètement évacuée par ses troupes d'occupation et que des convois venant du Hainaut passent encore, des patrouilles de S.S. circulent en ville pour assurer la destruction de dépôts que la *Wehrmacht* n'a pu emporter. La veille déjà, un train d'essence a été incendié et plusieurs stocks d'équipement non transportables, détruits. Heureusement, des résistants et des civils courageux empêcheront le feu de s'étendre ou les mèches de prendre après le départ des S.S.

(10) Dans cette voiture, il semble y avoir eu un habitant de Braine-le-Château libéré de Saint-Gilles par les Anglais et qui croyait la région sans ennemis.

(11) Le 2 septembre, un brasseur de 46 ans sera abattu à un passage à niveau; le 3, un cafetier est blessé grièvement à deux pas de son café; le 4, une servante est fusillée à travers la porte qu'elle refusait d'ouvrir aux Allemands.

Le matin de ce 3 septembre, environ une cinquantaine de résistants de l'*Armée Secrète* (comprenant également des anciens membres du *Front de l'Indépendance*) installent leur quartier général dans une école. Vers 11 h., ils passent à l'attaque, tirant sur des fuyards qui circulent encore. Mais le combat est par trop inégal : un résistant est tué tandis que les autres se retirent après une dizaine de minutes. Une nouvelle escarmouche a lieu l'après-midi. À ce moment, les Allemands sont de moins en moins nombreux à passer. On leur a, semble-t-il, indiqué qu'à Nivelles, les terroristes pullulent. Et le même jour, Ath, Soignies, Hal et La Louvière sont pris par les Américains, empêchant les dernières troupes ennemies, prises au piège dans le Hainaut, de se retirer plus loin vers l'Est.

Le soir, alors que deux Allemands ont été tués par la Résistance, le nombre de patriotes concentrés au quartier général augmente d'heure en heure. Ils contrôlent la ville, allant même jusqu'à Feluy-Arquennes (Hainaut) désarmer les gardes rexistes du canal Bruxelles-Charleroi. Mais de nombreux ennemis sont restés dans les environs, plus précisément près de Genappe, afin de permettre au gros de leurs troupes d'évacuer vers Wavre. Le 4, alors que des accrochages entraînent à Nivelles la mort d'un résistant et la blessure d'un autre, l'ennemi empêche toute progression vers Genappe aux patriotes. A Baulers, un groupe de l'*Armée Secrète* se voit refouler lors de son avance et son chef est tué. Les Allemands ne seront repoussés que le soir. Vers 16 h., 3 résistants sont tués à la limite des communes de Baulers, Vieux-Genappe et Lillois tandis que les autres sont mis en fuite.

Il faudra attendre l'arrivée des chars américains, le 5 septembre, pour que l'opposant décroche enfin de ses positions. A Bousval, les Alliés éliminent toute résistance et 4 Allemands sont tués. La route de Wavre est ouverte, d'autant que les derniers groupes ennemis cachés dans les bois environnants lachent prise dans la nuit du 5 au 6 septembre. Le 5, toujours, la résistance nivelloise avait déjà fait 400 prisonniers, la plupart s'étant rendus sans combat. A Genappe, les patriotes semblent avoir été moins actifs, deux des leurs ayant tout de même été blessés le 4 septembre.

Un peu plus à l'Est, à Court-St-Etienne, on assiste également en ces premiers jours de septembre à des destructions, les ponts sur la Dyle étant cette fois spécialement visés. Il semble cependant que les Allemands en aient oublié un, permettant aux Alliés de se frayer un chemin vers le Namurois. Le 3, des troupes S.S. sont mitraillées par l'aviation alliée et 3 soldats sont tués. La nuit du 4 au 5, les Allemands passent encore, tirant dans les fenêtres des habitations. Le 5, un vieil homme est abattu alors qu'il regardait passer les derniers Allemands. Le même jour, les Américains arrivent et réduisent à néant un groupe de 3 à 400 opposants mal armés qui tentaient encore de passer. Ceux qui réussissent à s'enfuir seront faits prisonniers quelques jours plus tard par la Résistance.

A Mont-St-Guibert, on assiste aux mêmes scènes de destruction des ponts. Le 5, la plupart des habitants croient les Allemands partis et beaucoup en profitent pour piller un train abandonné par l'ennemi. Malheureusement, une voiture allemande passe encore et tue une personne. Les Résistants ne restent pas inactifs, un soldat teuton étant abattu le 4 ou le 5 ⁽¹²⁾ et, après l'arrivée des Américains le 5 septembre, font de nombreux prisonniers et deux victimes allemandes. Si le nombre de tués ne fut pas trop important à Court-St-Etienne et Mont-St-Guibert, il n'en fut pas de même à Ottignies et Wavre. La région d'Ottignies déjà durement touchée par un bombardement ⁽¹³⁾, allait encore souffrir en ces premiers jours de septembre. Le 4, une vingtaine d'Allemands font sauter les ponts à Ottignies, dévastant tout le centre. Le soir, vers 19 h 30, une colonne ennemie formée d'éléments épars et provenant de Lasne où elle avait eu à déplorer des victimes, parvient sur la place de Cérroux. Elle arrête tous les civils qu'elle rencontre et tire sur toutes les personnes qui essaient de fuir. Deux femmes seront ainsi tuées à Mousty. Pendant ce temps, il semble que l'arrière de la colonne soit engagée dans un combat avec des Résistants de l'*Escadron Brumagne* ⁽¹⁴⁾. Les maquisards auront 2 morts et 2 blessés.

Le gros de la troupe arrive alors au seul pont sur la Dyle qui n'ait pas été détruit. L'ennemi veut anéantir l'ouvrage mais cela lui est impossible car des riverains ont jeté dans l'eau les charges laissées auparavant par d'autres troupes, protégeant du même coup les maisons avoisinantes. En représailles, les Allemands brûlent 2 habitations. Vers 22 h., ils abattent leurs prisonniers. Parmi les 7 personnes, quatre mourront, les autres seront blessés plus ou moins grièvement, un seul se relèvera indemne. On oblige ce dernier à montrer le chemin jusqu'à la route Bruxelles-Namur; il sera libéré par après.

Le même jour, des patrouilles de l'*Escadron Brumagne* capturent 8 prisonniers. Le 5, vers 11 h., elles entament un combat avec une colonne allemande venant de Lasne. 2 résistants sont tués ainsi que le chef du groupe ennemi, un colonel S.S. Son second décide de décrocher vers 15 h 30 ⁽¹⁵⁾. Des escarmouches avec des éléments isolés de cette troupe auront encore lieu durant la nuit. Au total, les Résistants auront fait 32 prisonniers et 2 blessés, sans compter les morts emportés par le gros des éléments allemands.

(12) Cet acte ne fut pas accueilli très favorablement par l'un ou l'autre témoin. En effet, il semble que l'Allemand tué n'était pas dangereux. De plus, comme d'autres ennemis se trouvaient encore dans la commune, la découverte du corps aurait pu entraîner de terribles représailles.

(13) Le bombardement aérien du 10 avril 1944, visant la gare d'Ottignies, fit plus de 130 victimes parmi la population.

(14) Troupes de choc de l'*Armée Secrète* protégeant le Q.G. de l'A.S. situé à Rosières.

(15) Le groupe, arrivé à Ottignies, est bloqué par les ponts détruits. Il se dirige alors vers Court-St-Etienne où il est anéanti par une unité américaine.

Dans le courant de l'après-midi du 5, les premiers Américains pénètrent à Ottignies, mais la joie de la population est de courte durée : des Allemands passent encore, tirant sur des hommes réparant un toit : un est tué, l'autre grièvement blessé. Ce même après-midi, une colonne américaine atteint la route Bruxelles-Namur, mais les blindés allemands y sont toujours présents; un affrontement avec ceux-ci entraîne la destruction d'une voiture blindée américaine tandis qu'une autre se retire.

L'imprudence de certains civils va à nouveau coûter cher. Après s'être cachés lors de ces événements, des hommes sortent d'un café. Ils tombent nez à nez avec les blindés allemands. Arrêtés, ils seront fusillés et 5 mourront.

Le 6 septembre, les Américains contrôlent la région et même si le bruit de coups de feu leur parvient encore, tirés de la gare d'Ottignies, on a tout lieu de supposer que des pilleurs de grain en seraient à l'origine.

Notons encore que, le même jour, des hommes de la *Brigade Piron* se rendent à Ottignies après avoir dû se replier depuis Limal, devant des tanks allemands trop forts pour eux.

Un peu plus au Nord, Wavre va également connaître des moments tragiques. Dès le 29 août, les troupes passent, la plupart du temps en provenance de Rixensart et se dirigeant vers Perwez et Jodoigne. Le 3, les Allemands subissent des attaques aériennes et ils font sauter deux ponts l'après-midi. Des incendies éclatent au coeur de la ville. Le 4, les derniers ponts sautent, endommageant au moins 50 maisons ⁽¹⁶⁾. De l'aéroport de Beauvechain, où il est retranché, l'ennemi bombarde la ville. Le centre est cruellement atteint. Toujours le même jour, vers 14 h., un motocycliste anglais arrive, croyant faire la jonction avec les troupes américaines venant de Nivelles. Voyant des Allemands, il fait feu sur eux. Ces derniers répliquent en jetant des grenades qui incendient plusieurs maisons. Le 5, vers 17 h., les premières troupes alliées importantes pénètrent dans Wavre : elles sont britanniques. Mais l'ennemi est encore dans les environs, notamment dans les bois entre Wavre et Gastuche ainsi qu'à Basse-Wavre, et la lutte est farouche. Les Alliés perdront un tank et cinq ou six hommes avant de contrôler la situation ⁽¹⁷⁾. Il est à noter que les Résistants soutinrent le combat, servant de troupes d'infanterie. Pendant ces quelques journées de

(16) Il semble qu'une concertation ait débuté entre un aumônier de l'A.S. et les artificiers allemands pour empêcher la destruction des derniers ponts et les dommages aux riverains. Malheureusement, des coups de feu intempestifs d'autres résistants ont probablement tout gâché, les Allemands se dépêchant de tout faire sauter et de disparaître.

(17) La reddition allemande à Basse-Wavre semble avoir été précipitée par le fait qu'un tank ennemi, suite à une fausse manoeuvre, ait tiré sur ses propres compatriotes retranchés dans la papeterie et au Petit Séminaire.

début septembre, 29 civils perdront la vie. C'est dans une ville meurtrie et évacuée le 5 au soir que devaient pénétrer les Américains le 6, vers 10 heures du matin.

Au Sud et à l'Est, la Libération se déroulera de manière moins douloureuse pour la population, même si des accrochages se produisirent encore par-ci, par-là. Ainsi, à Grez-Doiceau, un homme qui voulait tirer sur un tank est abattu, de même que le secrétaire communal de la localité ⁽¹⁸⁾. Le 4, un groupe de l'A.S. de Jodoigne voit 3 de ses hommes tués au hameau de Doiceau par un groupe d'Allemands qui refusent de se rendre ⁽¹⁹⁾. A Beauvechain, un jeune homme est tué au départ des Allemands. Dans le même village, l'ennemi menace de fusiller plusieurs otages quand il se rend compte qu'un des siens, blessé et laissé à l'arrière, a disparu à leur retour. Heureusement, il ne mettra pas sa menace à exécution ⁽²⁰⁾.

Plus au Sud, à Walhain, le 7 septembre, une escarmouche entre une douzaine de soldats allemands et la Résistance fait plusieurs victimes du côté ennemi et provoque la mort de 2 Résistants. Plusieurs groupes allemands tenteront d'ailleurs de passer tardivement vers l'Est dans cette région peu peuplée. Ainsi, dans la nuit du 6 au 7 septembre, des Allemands encerclés dans un bois ne se rendront qu'après que plusieurs des leurs aient été tués et blessés par des Américains aidés de membres du *Front de l'Indépendance*. D'autres accrochages auront encore lieu les jours suivants, notamment au Bois de Buis (Thorembois-St-Trond).

Si à Villers-la-Ville, Perwez et Jodoigne, aucun affrontement important n'est à signaler ⁽²¹⁾, à Jauche, outre le fait que, dès le 4 septembre, des résistants firent prisonniers 5 Allemands, le 7, alors que les Américains venaient d'arriver, un camion allemand retardataire tira sur un tank en stationnement. Un Américain blessé fut achevé par l'ennemi qui s'empressa de fuir.

Dans l'ensemble du Brabant Wallon, le 7 septembre voit la fin des affrontements avec les Allemands, mais des groupes ennemis tenteront encore de fuir vers l'Est. Il est également possible que des parachutistes aient été

(18) Ce dernier fut abattu le 3 septembre pour s'être quelque peu moqué des Allemands.

(19) Il est à remarquer qu'encore une fois, la prudence ne fut pas de rigueur. Les résistants se rendirent dans la cour d'une ferme, à découvert, sans s'être assurés qu'il n'y avait personne aux fenêtres. Ils constituaient une cible idéale pour les Allemands retranchés là.

(20) L'Allemand avait été fait prisonnier par la résistance et conduit dans un hôpital de Louvain.

(21) A Villers-la-Ville, des coups de feu furent échangés le 4 septembre entre résistants et Allemands, mais ceux-ci ne firent pas de victimes. A Perwez, les Américains se rendirent facilement maîtres d'un groupe ennemi caché dans les bois environnants, le 5 septembre. Dans cette commune, les seules victimes belges furent deux civils blessés malencontreusement par un résistant le 6 septembre. A Jodoigne, enfin, un soldat allemand fut tué le 7 septembre par les Américains qui délogèrent à coup de canon des tireurs embusqués dans un clocher.

envoyés d'Allemagne, dans le but de saboter les installations alliées⁽²²⁾. Les Résistants joueront dans ces circonstances un grand rôle, arrêtant des centaines d'hommes et simplifiant ainsi la tâche des Alliés. Après ces quelques jours d'angoisse, la population allait enfin pouvoir exprimer au grand jour les sentiments contenus pendant de longues années.

C. Premières réactions de la population

1. LA JOIE

Elle fut partout présente, parfois même prématurément. Il est en effet fréquent que des façades pavoisées aient été mitraillées par les derniers Allemands en retraite ou, plus généralement, que les drapeaux aient été retirés avant leur passage. Cet accueil délirant fut, la plupart du temps, improvisé. Beaucoup d'habitants furent surpris par l'arrivée rapide des Américains et seuls des drapeaux confectionnés depuis longue date témoignèrent de l'attente fébrile de cette libération. Dès l'arrivée des Alliés, les gens sortaient peu à peu de chez eux. Rassurés sur le camp des combattants qu'ils avaient en face d'eux, ils extériorisaient leur joie en grim pant sur les engins alliés, en embrassant leurs libérateurs et en leur donnant des fleurs et des fruits. Beaucoup de témoins ont été frappés par l'unanimité qui régnait au sein de la population : tout le monde se congratulait. Des nuances sont toutefois à apporter. La réception fut moins enthousiaste dans les communes ayant eu à souffrir de bombardements alliés (comme à Limelette, par ex.), ou des massacres commis par les Allemands dans leur débâcle (comme à Waterloo). Les campagnes réagirent également de manière moins prononcée.

La fête, dans son ensemble, dura peu de temps. Les soucis quotidiens se remirent très vite à accaparer la population. De plus, beaucoup avaient des membres de leur famille prisonniers en Allemagne, ce qui ne pouvait qu'atténuer la joie d'être libéré. C'est d'ailleurs pour cette raison que peu d'importantes festivités eurent lieu en septembre-octobre 1944 : elles se dérouleront surtout après mai 1945. Un *Te Deum* fut cependant célébré en septembre dans l'ensemble des églises du pays. A Nivelles, un bal de la Libération est organisé le 10 septembre et en octobre la procession de la Tour Ste Gertrude réunit les Alliés et les autorités communales. A Braine-l'Alleud, un cortège patriotique a lieu le 10 septembre, regroupant les associations de Résistance, les autorités locales et les harmonies de la ville.

(22) A Ottignies le 11 septembre, deux parachutistes allemands tentant de se rendre à la gare auraient été abattus par un agent *Special Air Service*. Le 15, à Perwez, des Américains ainsi que le commandant de gendarmerie et des membres du *F.I* tuent deux Allemands porteurs d'explosifs tandis que d'autres se seraient rendus. Ces derniers auraient été parachutés pour faire sauter un dépôt d'essence appartenant aux Américains.

Tout le monde se rend sur la Grand-Place où le Bourgmestre prononce une allocution patriotique. A Braine-le-Château, le 15 octobre, on rend hommage à la Ste Vierge, sous la forme d'un cortège dans les rues de la cité. A Wavre, un pèlerinage a lieu à Notre-Dame de Basse-Wavre; il obtient un grand succès. Une grande fête de la Libération se déroule également à Genappe le 15 octobre où, à l'occasion d'un match de football contre une équipe de soldats anglais, une réception officielle se tient à l'Hôtel de ville.

2 LA COLERE

Elle fut partout présente, surtout dirigée contre la partie de la population qui avait collaboré avec l'occupant.

Peu de témoins se souviennent de sentiments hostiles éprouvés à l'égard de prisonniers allemands. Les Résistants semblent, dans l'ensemble, les avoir bien traités. A Villers-la-Ville cependant, on a remarqué que des soi-disant patriotes avaient volé de l'argent aux officiers. A Court-St-Etienne, certains insultèrent les Allemands et leur crachèrent au visage. Des actes comparables furent commis à Braine-l'Alleud. Des prisonniers furent promenés dans les rues de Wavre avant d'être exposés à la vindicte populaire. Enfin, à Nivelles, où la présence ennemie avait été massive pendant l'occupation, on barbouille dès le 4 septembre les avis de la *Kreiskommandantur* (K.K.), on pille les stocks de vivres laissés par l'occupant, tandis que la K.K. et le Palais de Justice sont occupés et dévastés. Les maisons qui hébergeaient des officiers ou des civils allemands sont saccagées. Si ces dernières actions sont en partie la conséquence d'une vive colère à l'égard des Allemands, elles sont aussi le reflet d'une mentalité née des difficultés de la guerre. En ces temps pénibles, une partie de la population a faim et n'hésite pas à profiter des circonstances pour s'approvisionner. De pareilles scènes de pillage sont également signalées à Beauvechain, Genappe, Jodoigne, Mont-St-Guibert et Ottignies. Elles semblent avoir été plus fréquentes aux endroits où des stocks étaient entreposés. Elles eurent parfois des conséquences tragiques, comme à Mont-St-Guibert⁽²³⁾.

Les réactions à l'encontre des collaborateurs furent en général bien plus violentes. Pourtant, d'après les statistiques des condamnations, seuls 0,35 % de la population du Brabant Wallon fut condamnée pour incivisme⁽²⁴⁾. La région n'était donc pas particulièrement pro-allemande. D'ailleurs, les inciviques notoires ont fui avec les Allemands ou se cachent; ils seront arrêtés bien après le mois de septembre. Cependant, dès la Libération et, surtout, les premiers jours qui la suivirent, on assiste, un peu partout, à des

(23) Voir *supra*, p. 129.

(24) Pour 0,64 % dans l'ensemble du royaume. Notre but n'étant pas ici de décrire l'occupation, nous ne nous attarderons pas sur le nombre présumé de collaborateurs par commune et sur l'importance de leurs délits.

arrestations abusives sinon arbitraires. La plupart du temps, sur simple dénonciation, des personnes sont arrêtées, conduites à la gendarmerie ou dans une école où, souvent, des Comités d'épuration formés de Résistants et de notables statuent sur leur sort. Beaucoup sont relâchées, certaines sont gardées et envoyées à Nivelles où siègera quelques mois plus tard le *Conseil de Guerre*. Dans de nombreuses communes, la gendarmerie et la Résistance coopèrent et empêchent la vindicte populaire. Toutefois, les abus rapportés apparaissent avoir été fréquents de l'avis des témoins. Encore faut-il tenir compte d'un certain phénomène de censure de leur part.

A Beauvechain, des graffiti sont peints sur les façades des maisons suspectes et des femmes sont rasées parce qu'elles travaillaient dans les cuisines pour les Allemands. A Braine-l'Alleud, l'épuration débute le 4 septembre dans un climat malsain : les règlements de compte sont nombreux. Des femmes sont tondues et exposées au balcon de l'Hôtel de ville. En voulant arrêter un rexiste, un Résistant tire sur le tenancier d'un café, le blessant grièvement. Par la suite, on créera à Braine-l'Alleud un *Comité de vigilance* chargé d'appliquer une justice plus sévère pour les collaborateurs relâchés. Deux crimes seront commis dans la localité en 1946 et 1947 par des anciens Résistants originaires de ce *Comité* et commandés par un chirurgien véritablement diabolique, le fameux Célestin Rinchar d⁽²⁵⁾. Une infirmière de Braine-l'Alleud sera même condamnée à mort pour incivisme car elle pouvait « gêner » Rinchar d. Elle sera heureusement graciée et réhabilitée quelques années plus tard lorsqu'on découvrira les machinations du docteur.

A Braine-le-Château, une personne qui avait travaillé pour les Allemands aurait été jugée et abattue par « l'Armée Blanche » dans le bois d'Ittre. Le cas d'une institutrice dont l'attitude pendant la guerre a, semble-t-il, été équivoque est révélateur. Cette personne qui faisait la lessive des Allemands et fréquentait des Rexistes est arrêtée dès les premiers jours de la Libération. Des *Partisans Armés* de Tubize et de Clabecq veulent la fusiller, d'autres parlent de la fouetter. Heureusement pour elle, les esprits se calment et rien de grave ne se produira : elle sera uniquement démise de ses fonctions.

Court-St-Etienne semble avoir fait exception à la règle. Aucune scène de vindicte populaire n'y a été signalée. La Résistance dont le rôle fut crucial dans le maintien de l'ordre lors de ces premiers jours de libération y prêcha la modération ⁽²⁶⁾.

(25) Pour plus de détails, voir notamment P. BAILLY et M. CARETTE, *Quelques aspects de l'affaire Rinchar d 30 ans après*, Nivelles, 1983. Il est à noter qu'en octobre 1944, toujours sous le couvert de la Résistance, Rinchar d fit abattre à La Louvière une personne pouvant le gêner personnellement.

(26) Nous reviendrons sur le rôle de la Résistance et sur la manière dont elle fut jugée par les témoins dans le chapitre sur la vie politique locale.

A Grez-Doiceau, des tontes de cheveux ont également lieu. Une personne dont le fils est prisonnier politique, l'organise. Les femmes, tondues dans la cour de la gendarmerie par un Américain, sont ensuite promenées dans le village, précédées d'un homme qui fait sonner une grosse cloche pour alerter la population. D'après les témoins, aucune de ces femmes n'avait commis de crime grave pendant la guerre. Leur seul tort, pour la plupart, était d'avoir travaillé dans les cuisines allemandes destinées à nourrir les nombreux soldats du champ d'aviation de Beauvechain. On cite également le cas de véritables collaborateurs qui tournèrent casaque dans les dernières semaines de la guerre, aidèrent la Résistance et ne furent jamais inquiétés.

Genappe connaît un événement bien plus tragique. Le 9 septembre, une institutrice gardienne est assassinée à Baisy-Thy pour avoir provoqué l'arrestation de réfractaires à Baisy. Pourtant, ce fait révélé dans un ouvrage local ⁽²⁷⁾, personne ne s'en souvient ou ne veut, aujourd'hui, s'en souvenir! Cet exemple témoigne de la difficulté de trouver la confirmation d'événements qui, 40 ans après, marquent toujours la population au point de faire l'objet d'une sorte de loi du silence.

Jodoigne vit aussi des moments difficiles en ces premiers jours de septembre. Les forces de l'ordre, police et gendarmerie, contrôlent mal la situation et de nombreux excès sont commis. Des femmes sont tondues, un homme a les joues marquées au fer rouge d'une croix gammée et le bourgmestre de guerre d'Huppaye a des « ennuis »; plus grave encore, une personne est abattue dans un café par un Résistant, sans qu'il soit sûr qu'il ait vraiment collaboré.

A Mont-St-Guibert, deux femmes rasées sont promenées, le 6 septembre à Beaurieux (hameau proche du centre), pour avoir été trop vues avec des Teutons. Les 2 échevins rexistes de l'occupation sont inquiétés. Le 7, la femme de l'ancien bourgmestre rexiste, d'origine allemande, et qui, d'après les témoins, avait su ménager la chèvre et le chou, est malmenée: on l'insulte, on lui crache au visage; on la force, à genoux, à demander pardon au monument aux morts de la Grand-Place.

On possède peu d'informations sur les abus commis à Nivelles. Il est possible, comme l'affirment les témoins, que les Résistants de l'*Armée Secrète*, associés aux gendarmes, aient arrêté les suspects, empêchant de trop grands débordements de la population. En tout cas, aucun événement dramatique ne fut à déplorer. A Orp-Jauche, on signale uniquement le cas d'une personne marquée au fer rouge.

(27) Voir J. GILSON, *Genappe à travers les âges (d'après les chroniques historiques, les archives communales, provinciales, paroissiales et leurs traditions locales)*, Luttre, 1969, p. 177.

La région d'Ottignies, par contre, connut une épuration relativement violente. Plusieurs femmes furent tondues et la population fut bien près de commettre des actes impardonnables. Arrêté par des patriotes, un collaborateur notoire connut des moments de peur intense. Alors qu'on l'emmenait en prison, quelqu'un se précipita sur lui armé d'une croix gammée chauffée à blanc. Les Résistants, heureusement, intervinrent. Plus loin, l'incivique fut presque étranglé par un habitant dont le fils avait dû se cacher pour échapper à la déportation.

A Cérroux-Mousty, le secrétaire communal pro-nazi s'était enfui à la Libération. Arrêté, il revint à Cérroux quelques semaines plus tard pour être confronté avec des témoins, ce qui provoqua une vive agitation et un rassemblement sur la place; on lui jeta même des pierres.

Tubize vécut également des scènes de violence comme la tonte de cheveux de deux ou trois femmes, effectuée sur le perron de l'Hôtel de ville. Un leader syndical, responsable des *Comités de Lutte Syndicale*, d'obédience communiste, tentera même de provoquer une épuration au sein de la direction des Forges de Clabecq. Sa tentative échouera faute de preuves et d'appui du *Front de l'Indépendance*. Ce groupement de résistance avait, semble-t-il, reçu un soutien financier pour ses illégaux de la part des responsables de l'entreprise. De ce fait, il se refusa à mener toute poursuite contre la direction ⁽²⁸⁾.

A Villers-la-Ville, on se souvient de femmes tondues et du saccage de deux maisons de familles soupçonnées de collaboration. La Résistance aurait également fait incursion chez des agriculteurs, reconnus pour leur cupidité pendant la guerre, maltraitant les fermières et leur coupant les cheveux. Un couple aurait même été abattu par des résistants, apparemment sans motif sérieux.

A Wavre, les arrestations arbitraires pullulèrent. On rapporte le cas d'un innocent qui, ayant été inculpé puis disculpé, se suicida. Les suspects furent, dans cette ville, fréquemment malmenés. Certains reçurent des coups de poing, d'autres furent blessés par des jets de briques. Des femmes, parfois âgées, furent rasées et on leur fit avaler leurs cheveux. Ensuite, elles furent promenées à travers la localité, encadrées de gens armés. Les collaborateurs furent aussi exposés sur le balcon de l'Hôtel de ville provisoire, en butte aux insultes de la population. Des simulacres d'exécutions eurent même lieu dans la cour d'une école communale.

(28) Cfr l'interview de Jules BLACK, *leader des Comités de Lutte Syndicale* des Forges de Clabecq, réalisée par J. GOTOVITCH le 11 mai 1977 et conservée au Centre de Recherches et d'Etudes historiques de la Seconde guerre mondiale (CREHSGM), sous la cote B 145.

Waterloo, Walhain et Perwez n'ont, semble-t-il, pas connu ces excès. A peine signale-t-on pour Waterloo le fait qu'un fermier qui n'avait rien donné pendant la guerre dut nettoyer le trottoir devant le local d'un groupe de résistants pendant toute une journée.

Après ces quelques jours où les débordements furent nombreux, la situation se calma peu à peu et la gendarmerie, en coopération alors avec la *Sûreté de l'Etat* renaissante, accomplit plus sereinement sa tâche d'épuration. Les suspects, après avoir été internés quelques jours dans les villages, sont envoyés à Nivelles. Dès le 21 septembre, ils ne sont pas moins de 700. La prison constitue le centre d'internement, mais une annexe doit être maintenue à l'*Ecole Normale* jusqu'en octobre. Très vite, les cellules sont pleines et les nouveaux suspects arrêtés sont transférés ou maintenus dans les prisons de l'agglomération bruxelloise. A Nivelles, la vie pour ces personnes est pénible. Plusieurs cas de maladie due aux mauvaises conditions d'hygiène et d'alimentation sont signalés. Des irrégularités s'y commettent. Ainsi, le bourgmestre de Braine-l'Alleud s'y introduit pour susciter de faux témoignages à l'encontre d'une « gêneuse »⁽²⁹⁾. On a même signalé des cas de prostitution de femmes arrêtées, dans le but d'obtenir des faveurs de leurs gardiens.

Pour dégorger le plus rapidement possible les prisons des personnes détenues par erreur, le Gouvernement décide de créer des *Commissions Consultatives*: elles ont un pouvoir important puisqu'elles ont le droit de libérer les personnes dont la mise en détention est pour elles non fondée.

A Nivelles, celle-ci est établie le 23 octobre. Dès sa création, elle suscite de vives réactions de la part du *Comité d'épuration* formé de représentants de divers groupes de Résistance et d'associations d'anciens combattants, qui lui reproche de libérer des individus dangereux. Le *Comité* voit également d'un très mauvais oeil la présence dans cette *Commission* d'un rexiste d'avant-guerre. Devant ces pressions, le groupe démissionne le 21 novembre et une nouvelle structure est formée le 25. Malgré le retrait de l'ancienne personnalité rexiste, les critiques ne cesseront pas à l'égard de la *Commission*, à laquelle on reproche de ne consulter personne pour libérer la « racaille ». Le 25 janvier 1945, le Ministre de la Justice reçoit une protestation du *Comité d'Épuration*. Peu après, une grande manifestation a lieu à Nivelles contre les inciviques et contre le Gouvernement, jugé trop clément. Plusieurs milliers de personnes défilent dans les rues et certaines maisons sont barbouillées de croix gammées.

(29) Il s'agit de l'infirmière déjà évoquée plus haut, dans l'affaire Rinchar. Plusieurs personnalités comme le bourgmestre de Braine-l'Alleud, Jules Hans, ou le substitut du Parquet de Nivelles, Willy Harcq, furent également impliquées dans ces regrettables événements.

Fin 1944, les institutions judiciaires reprennent peu à peu leur place. Ainsi, l'*Auditorat Militaire* est rétabli à Bruxelles le 18 septembre. Mais les juristes sont trop occupés dans la capitale en ces premiers temps de libération; l'Auditeur et ses substituts n'arrivent à Nivelles qu'au début novembre. Jusqu'à cette époque, c'est le *Tribunal de Première Instance* de Nivelles qui instruit les dossiers. Les plaintes en matière d'incivisme sont reçues pendant cette période par le substitut Willy Harcq. Impliqué dans l'affaire Rinchar, il commettra en outre de nombreuses irrégularités moyennant rétribution⁽³⁰⁾. De plus, il ne travaille pas beaucoup. De ce fait, l'*Auditorat Militaire* devra œuvrer pendant plus d'un mois avant que ne commencent les premiers procès. Six personnes, toutes originaires de Bruxelles, en constitueront le noyau de base. Deux autres rejoindront le groupe, en décembre et en janvier. Les premiers dossiers traités concernent les porteurs d'armes et les dénonciateurs: les cas de collaboration politique et économique seront analysés bien plus tard, en 1946-1947, en dehors de la période qui nous intéresse.

A la fin de décembre 1944, certains dossiers sont enfin prêts. Le *Conseil de Guerre* de Nivelles, institué par le *Moniteur* du 6 décembre, peut fonctionner. Il ne tiendra que cinq séances jusqu'à la fin janvier 1945, rythme particulièrement lent. La répression à Nivelles fut la plus tardive du pays.

Dans l'ensemble, la presse locale accueillera favorablement les décisions du *Conseil de Guerre* qui travailla avec plus de sérénité, semble-t-il, que les institutions mises sur pied après la libération. De nombreuses administrations effectuèrent leur propre épuration, écartant de leur personnel des membres dont l'attitude leur avait semblé pour le moins équivoque.

En somme, les violences dont il est question plus haut ne constituèrent que des exceptions. La plupart des arrestations eurent lieu dans le calme. Toutefois, elles s'effectuèrent avec un certain arbitraire et de nombreux innocents eurent à souffrir de cet état de choses, la plupart des inciviques importants s'étant mis à l'abri en Allemagne ou dans des cachettes relativement sûres.

L'attitude de certains résistants ne fut pas non plus exempte de tout reproche; alors qu'ils disposaient de la force nécessaire pour calmer les esprits, ce qu'ils firent d'ailleurs dans de nombreux cas, quelques uns se laissèrent parfois entraîner par leur propre ressentiment et commirent des actes difficilement admissibles.

(30) Menacé par la Justice en 1949, Willy Harcq se suicidera. Cfr P. BAILLY et M. CARETTE, *op.cit.*

II. LES PREMIERS MOIS QUI ONT SUIVI LA LIBERATION, SEPTEMBRE 1944-FEVRIER 1945

A. La reprise de l'activité politique

Les autorités communales d'avant-guerre, dont quelques unes, surtout dans les villages, avaient été tolérées par les Allemands, reprurent normalement leurs activités dès le mois de septembre.

Les mêmes maïeurs se retrouvèrent pratiquement partout. Il s'agit tout d'abord d'aménager de nouveaux budgets pour les fonctionnaires communaux. L'épuration est également un problème présent dans de nombreux endroits. A Nivelles, par exemple, une commission composée de fonctionnaires patriotes et de résistants statue sur les cas douteux : deux personnes seulement seront révoquées. Dans l'ensemble, peu de cas d'épuration de fonctionnaires sont mentionnés sauf à Wavre⁽³¹⁾. Dans cette ville, on expulse l'ancien secrétaire communal, des membres du personnel du service de ravitaillement sont renvoyés et on nomme un nouveau directeur pour l'abattoir et pour l'intercommunale du gaz.

La bonne marche de l'approvisionnement en nourriture et en combustible constitua une des préoccupations essentielles des administrations qui veillèrent aussi à la réfection des routes endommagées par les blindés ainsi que des ponts détruits par l'ennemi. Mais, dans les communes durement touchées par la guerre comme Limelette, Nivelles, Ottignies ou Wavre, la période qui nous concerne n'aura constitué que l'amorce de travaux qui dureront plusieurs années. La reprise de l'activité communale entraînera des frais importants qui ne pourront généralement être assumés que moyennant des emprunts aux grandes institutions bancaires du pays.

Si l'activité communale est clairement évoquée dans les délibérations des conseils et les réalisations concrètes visibles de tous, il est par contre beaucoup plus difficile de savoir si des luttes intestines existaient.

La majorité des témoins s'accorde à dire qu'une sorte de *modus vivendi* régnait à l'époque entre les partis, spécialement dans les campagnes. Si la volonté de reconstruction et de remise en marche de la vie communale a pris le pas sur les différences d'idéologie au sein de la plupart des conseils communaux durant les premiers mois de Libération, une formation politique a cependant tenté d'intervenir plus fréquemment que par le passé dans la

(31) Un à Clabecq; un à Braine-le-Château; un à Braine-l'Alleud et un à Céroux-Mousty.

prise de décisions, surtout dans l'ouest du Brabant Wallon, plus industriel : le *Parti Communiste* (32). Sa présence est révélée à Tubize, Clabecq, Braine-le-Château, Waterloo et Nivelles (33).

À Clabecq, la poussée à l'extrême-gauche allait entraîner une scission au sein du *Parti Socialiste*, qui perdra les élections de 1946 au profit des libéraux. À Waterloo, le *P.C.* a pris de l'extension dans les premiers mois de la Libération, certains se plaignant même qu'il effectuait des réquisitions. Enfin, à Nivelles, où l'on possède le plus d'informations à ce sujet, le *P.S.* et surtout sa branche syndicale, la *C.G.T.B.*, ont été mis en difficulté par les communistes, réunis au sein des *Comités de Lutte Syndicale (C.L.S.)*. Les libéraux et les catholiques semblent avoir moins souffert de cette concurrence. Mais, dès 1945, cette poussée à l'extrême-gauche s'essouffle, le *P.S.* reprenant sa place largement prédominante face à son adversaire politique.

Si l'on assiste en 1944 à un certain glissement de l'opinion publique, cela est dû non seulement au prestige de l'U.R.S.S., mais aussi à l'attitude d'une partie de la Résistance, proche du *P.C.* Dans l'ensemble cependant, les groupements nés de la clandestinité ne tenteront pas de s'immiscer dans la vie politique locale. Ils jugeront la plupart du temps leur rôle terminé une fois le pays libéré. Ils rendirent les armes sans problème en octobre 1944 après avoir joué un rôle important dans la période de transition située entre le départ des troupes allemandes et la remise en place progressive des autorités belges. Outre les patrouilles pour arrêter les derniers Allemands se cachant dans les environs et la capture des suspects belges, ils ont également souvent effectué des missions de ravitaillement pour les communes.

L'on note par-ci, par-là quelques irrégularités, comme à Grez-Doiceau, où après avoir réquisitionné un camion pour aller chercher du charbon dans le Hainaut, des résistants, selon qu'ils ont affaire ou non à des amis, font ou ne font pas payer le transport. De même, les réquisitions effectuées dans les fermes prêtent parfois le flanc à des critiques justifiées, les résistants ayant du mal à se réhabituer à la légalité. Dans l'ensemble cependant, la population n'a pas trop à se plaindre de leur attitude.

Certains mouvements de résistance joueront dans l'une ou l'autre localité le rôle de groupes de pression. Le cas est manifeste à Nivelles. Les *C.L.S.* sont issus de syndicats clandestins. Le *Comité d'épuration*, constitué entre autres de représentants des groupements de résistance, exerce, comme

(32) On les remarque aussi à Mont-Saint-Guibert.

(33) Nous n'avons trouvé aucune allusion à cette présence à Braine-l'Alleud. Il serait étonnant que cette commune peuplée du Brabant Wallon, située au cœur d'une région qui a connu la poussée communiste, n'ait pas été touchée.

nous l'avons vu, une très forte pression sur les institutions judiciaires mises en place dans la ville. De plus, le P.S. doit tenir compte du regroupement d'une partie de la Résistance autour du *Front de l'Indépendance*. La nouvelle structure est d'obédience socialiste. Ce mouvement a une vie propre au sein du *Comité d'épuration* de l'administration et de celui des mouvements de résistance, des C.L.S. et du F.I. Enfin, en novembre 1944, est lancée à Nivelles une section de *Wallonie Libre*. Elle est constituée de Wallons de gauche radicalisés par la politique de neutralité et l'occupation. Elle ne formera pas un parti mais constituera un groupe de pression au sein du P.S.

On peut se poser la question de savoir quelle est l'impression globale laissée par la Résistance lors de ces mois de septembre-octobre aux yeux de la plupart des témoins. Il faut reconnaître que, dans l'ensemble, cette image n'est pas très flatteuse. Beaucoup ont souligné l'afflux de résistants de la dernière heure. Les patriotes sont souvent considérés comme maladroitement et inconscients, ou parfois comme couards, violents et intéressés.

Il est indéniable que de nombreuses morts auraient pu être évitées lors des journées de la Libération grâce à la plus élémentaire des prudences. De plus, un certain nombre de personnes ne se sont montrées dans ces groupements qu'à la Libération, le plus souvent par souci de gloire. Parfois, ils l'ont fait pour obtenir des faveurs du pouvoir politique ou pour cacher une activité équivoque pendant l'occupation. Des cas de violence envers des suspects belges et des prisonniers allemands ont été évoqués. Les maladroites furent également fréquentes. Ainsi, à la libération de Braine-l'Alleud, un résistant se tira une balle dans le genou. Dans la même ville, on se souvient qu'un autre, cherchant à arrêter un rexiste qui s'enfuyait, blessa un tenancier de café. A Perwez, le soir de la Libération, deux personnes innocentes furent grièvement blessées par un patriote qui avait maladroitement manipulé son arme. Tout cela ternit l'image des véritables résistants qui, pendant plusieurs années, avaient lutté dans l'ombre et qui y rentrèrent une fois le pays libéré.

B. Aspects économiques, sociaux et financiers

Avant d'aborder la manière dont le Brabant Wallon vécut ces quelques mois au niveau économique et social, il nous faut en premier lieu préciser quelles étaient les activités essentielles de la région ⁽³⁴⁾.

(34) Pour plus de précisions, voir notamment *Le Brabant Wallon : démographie et situation socio-économique*, s.l., sept. 1965 (Centre d'études religieuses, rapport n° 2).

Le secteur primaire était présent presque partout mais à divers degrés. Il était prédominant à l'Est comme à Orp-Jauche, Jodoigne, Beauvechain, Grez-Doiceau, Perwez et Walhain. Au Centre et à l'Ouest, il occupait une place moins importante, excepté peut-être aux alentours de Genappe et Villers-la-Ville. Il était peu présent dans la région de Tubize et de Clabecq.

Le secteur secondaire était représenté par quelques grosses concentrations à Wavre, Court-St-Etienne et Mont-St-Guibert, à Nivelles, Braine-l'Alleud et dans les environs de Tubize et Clabecq. Genappe, Grez-Doiceau, Orp-Jauche, Ottignies et Waterloo possédaient eux aussi l'une ou l'autre entreprise. Certaines communes agricoles avaient un grand nombre d'ouvriers travaillant dans les localités ou provinces voisines (Hainaut ou Namur). Le premier cas se rencontrait à Waterloo, Braine-le-Château et dans les environs de Mont-St-Guibert et de Wavre. A Villers-la-Ville, Walhain et Perwez, nombreux étaient ceux qui se rendaient tous les jours dans les usines de la région de Charleroi et de la Basse-Sambre.

Le secteur tertiaire avait une représentation importante dans quatre communes : Braine-l'Alleud, Jodoigne, Wavre et surtout Nivelles, véritable capitale du Brabant Wallon.

Le décor ainsi planté, précisons encore que davantage que pour les autres aspects de la Libération, cette présentation est incomplète. En effet, une étude économique et sociale approfondie aurait nécessité de telles recherches, au sein des entreprises par exemple, qu'elle aurait été impossible à réaliser en quelques mois.

1. REPRISE DE L'ACTIVITE ECONOMIQUE

L'impression d'ensemble qui ressort de l'enquête est nette : dès les premiers jours de septembre, la volonté générale est de reprendre le travail. Dans le monde agricole cela ne posa aucun problème, la Libération ne changeant pratiquement rien aux conditions de travail de l'occupation. Il fallait simplement penser à renouveler le cheptel. C'est sans doute ce qui explique le déroulement à Wavre d'un concours d'étalons de grand trait à cette époque.

Dans le secteur secondaire, la situation fut quelque peu différente. Si le potentiel industriel était quasiment intact, certaines usines se heurtèrent pendant les derniers mois de 1944 à des problèmes d'approvisionnement en énergie ou en matières premières. Ainsi, les Forges de Clabecq où l'activité avait repris assez rapidement, durent suspendre leur production en février 1945 suite à une interruption dans la livraison du combustible nécessaire à la force motrice de l'usine. Les Ateliers Métallurgiques de Tubize semblent ne pas avoir connu ce problème. Leur redémarrage fut cependant retardé par une grève déclenchée le 11 septembre. Le 14, les C.L.S. parvinrent malgré tout à convaincre les ouvriers de reprendre le travail.